

## NOTE D'INTENTION

Petite, j'ai touché une grenouille dans le creux d'un trou sur un tronc d'arbre. J'étais seule et je me rappelle avoir crié si fort que ma mère a dû accourir sur la scène. J'étais pétrifiée par ce que je venais de toucher, si bien que je n'osais pas regarder l'origine de cette matière visqueuse. Ma mère ramassa la grenouille dans ses mains mais je ne voulais pas la regarder, pas en face. C'est ce refus que j'aimerais explorer dans mon film, le refus de regarder en face ce qui nous effraie au plus profond de nous.

*Final Girl* est né d'une urgence, celle de faire face à mon propre isolement. Ayant passé près de deux ans, seule chez moi, à télé-travailler en tant que documentaliste audiovisuel, mes yeux se sont vus inondés d'un flux d'image continue, un flux si abondant que j'ai eu la sensation que mon regard ne m'appartenait plus. Lorsque nous ne sommes plus maîtres de notre regard, qu'en est-il de notre perception du réel, de nous-même? Cette question a fait naître l'idée d'un film où la protagoniste ne pouvait plus faire confiance à ses yeux, ni au regard qu'elle porte sur elle-même, et c'est ainsi qu'est née Marion.

### ***Final Girl***

Le titre *Final Girl* fait allusion au "final callback", la dernière étape du processus de sélection des comédien.ne.s pour un rôle, et plus directement au terme "final girl" qui désigne la dernière survivante dans un film d'horreur. Marion cherche à tout prix la *final girl*, celle qui doit être dans le film, celle qu'elle-même voudrait être, un idéal féminin impossible, une version virtuelle de nous même, qui n'est qu'un rôle. Son besoin de représentation, ou d'identification, dissimule une singularité défaite, égarée, car la quête d'une *final girl*, parmi toutes ces femmes qu'elle décortique à la chaîne, est pour Marion une fuite en avant d'une quête identitaire bien plus profonde.

## Le cri parfait d'une femme au cinéma

*Screams are ridiculous, they're loud and uncontrollable, that's what they are* - Miss Tral

Au début du film, Marion veut croire en l'existence d'un cri *parfait*, un cri subtil, loin du ridicule. Mais ce cri *parfait* que Marion recherche incarne bien plus qu'une simple caractéristique d'une actrice: elle-même n'arrive pas à crier, elle est déconnectée de son être profond et ne peut exprimer son mal-être intérieur.. À travers cette quête irrationnelle, Marion tente de combler le vide qu'elle porte en elle. Or, à mesure qu'elle s'obsède à visionner et définir des cris, Marion se rend compte que ce cri 'parfait' n'existe pas. Non seulement sa quête est vaine mais Marion se fait avoir à son propre jeu en s'acharnant à sur-définir ce qu'une femme doit représenter à ses yeux.

Avec ce film, j'aimerais explorer l'ironie de sa quête au travers de l'enclousonnement de Marion, seule chez elle, à regarder des femmes enclousonnées dans des fenêtres (fenêtres de vidéos "self-tape" d'audition pour un casting), enclousonnées elles-aussi dans le cadre d'un moniteur. Les *scream-queens* et Marion existent dans des boîtes, comme celles dans lesquelles on place les femmes avant de les "scier" en deux lors de spectacles de magie, comme celles des rayons UV, et comme celles que le cinéma encadre. Et en tant qu'assistante de casting, Marion elle aussi dissèque, déshumanise, et découpe en morceaux ces femmes, comme elle se découpe elle-même.

Ce désir de voir s'enchaîner des cris de femmes vient de ma propre lassitude face aux définitions cloisonnés de ce que doit, ce que peut ou ce que ne peut pas être une femme, notamment au cinéma. En effet, les questionnements récents autour des représentations de femmes au cinéma m'ont permis de me pencher sur la figure banalisée de la *damsel in distress*, celle que l'on voit ligotée sur les rails d'un train, criant à l'aide, pour qu'un homme puisse venir la sauver quelques minutes avant que le train ne l'écrase totalement. En dénaturant le cri d'une femme au travers de castings de cris et sur des vidéos de basse qualité que Marion se permet d'accélérer et de mettre en pause, j'aimerais rendre ces cris absurde, et en retour, l'obsession du cinéma pour le cri d'une femme absurde également. De plus, le nom de Marion est une ode à Marion Crane, la *scream-queen* dite "originale", incarnée par Janet Leigh dans *Psychose* d'Alfred Hitchcock, pourtant Marion, elle, n'arrive pas à crier...

La scène finale de *Final Girl* une citation directe au film de Wallace McCutcheon de 1904 *Photographing a Female Crook*<sup>1</sup>. En clôturant avec une œuvre issue des origines du cinéma, où une femme escroc se bat contre des hommes policiers pour ne pas être photographiée lors de son arrestation au commissariat, je veux d'une part évoquer les racines même de la femme "vulnérable" au cinéma, contrainte à faire ce que les hommes lui disent de faire pour la caméra, mais aussi rompre avec la tradition du cri de détresse trop souvent assigné aux femmes à l'écran. En effet, dans ce *Photographing a Female Crook*, l'escroc utilise son cri (et une grimace) afin d'empêcher les policiers d'obtenir une photo claire de son arrestation. L'actrice finalement embauchée pour incarner l'escroc

---

<sup>1</sup> lien YouTube: <https://www.youtube.com/watch?v=zVWM4lycWW8>

ressemble à Marion : c'est une façon de mettre en scène la fin de sa quête identitaire. Marion, se sera entre-temps confrontée à elle-même.

## **L'illusion d'un malfaiteur**

*Le réel n'est-il pas l'enfant de la désillusion? L'excès de sens n'est-il pas le tueur du réel?  
Le mystère, la source de toute beauté... - Le magicien*

Je suis fascinée par le climat conspirationniste de ma génération. La peur de Marion d'être traquée par le magicien est une façon pour moi d'explorer la tendance contemporaine à tout vouloir *démystifier* ("debunk") afin de rationaliser le mal-être intérieur de notre société, et comment ce besoin excessif de vérité, cette quête obsessionnelle du sens, entraîne en retour des dérives conspirationnistes.

Dès l'ouverture du film, Marion cherche à tout prix à *démystifier* la duperie des tours du magicien. Elle le scrute du regard pour tenter de déchiffrer ses tours et ne s'autorise pas à s'émerveiller, contrairement aux gens autour d'elle. Cette méfiance envers l'inconnu, l'altérité, et cette pulsion permanente de *démystification*, qu'elle exerce aussi dans le cadre de son travail, est ce qui l'enferme dans une spirale de paranoïa. Ainsi, pour Marion, il est plus facile de s'imaginer qu'une force obscure lui veut du mal que de se confronter aux facteurs matériels qui l'enferment dans sa solitude profonde (comme la sédentarité de son télé-travail et son addiction aux écrans.).

Ainsi, le magicien est non seulement parfaitement innocent mais il incarne aussi l'opposition radicale à ce mode de pensée. Son tatouage 'less smoke' symbolise son opposition à la fumée, métaphore d'un blocage visuel. Il est l'antagoniste de Marion car l'inconnu et le mystère régissent son rapport au monde. En performant ses spectacles en extérieur, le magicien s'expose directement à la lumière du soleil et aux regards d'autrui, contrairement à Marion, qui elle fuit constamment les deux. Il incite ses spectateur.ice.s à éprouver les émotions irrationnelles de la magie, là où Marion tente au quotidien de tout rationaliser. Le magicien représente tout ce que Marion n'est pas: un homme, qui s'assume, s'expose, et pour qui la quête de sens n'a, en réalité, pas de sens.

## **La grenouille**

Dans la scène d'ouverture du film, lorsque la jeune Marion touche la matière noire et visqueuse du trou de l'arbre, et frôle de ses doigts une grenouille nichée au fond, elle entre en contact pour la première fois avec quelque chose d'inconnu : sa propre solitude.

Depuis ce moment, la fuite vers l'inconnu est impossible pour Marion. Son incapacité à regarder au fond du chapeau du magicien (un trou mystérieux faisant allusion à celui de l'arbre) représente le refus de toucher cette matière et de regarder au plus profond d'elle. Sa frénésie de *démystification* apparaît comme un moyen de contrôler cette peur profonde de l'inconnu, une peur bousculée par le chapeau du magicien, et qui prend de l'ampleur avec sa confrontation quotidienne aux cris de comédiennes.

Mon intention est de susciter le sentiment d'une saturation psychologique, d'un déni mental. Le décor de la scène d'ouverture, un jardin harmonieux, est en opposition avec l'atmosphère lugubre de la chambre de Marion. Dans cette scène, j'ai envie que l'on ressente l'odeur des fleurs, la quiétude d'un souvenir idéalisé, pour mieux rendre compte du quotidien morose de Marion adulte, rythmé par des stimulations extérieures, comme les fumées de ses machines, la lumière bleue de ses écrans, les bruits du contenu qu'elle *doomscroll*.

L'évier rempli de vaisselle que Marion refuse de nettoyer est à l'image de sa psyché. La pile de vaisselle, inachevée et à l'équilibre fragile, bloque la bonde et toute possibilité de drainage. Ce trou est une allusion directe au trou de l'arbre. En accumulant sa vaisselle, en éloignant le plus possible ce trou de son champ de vision, et en rendant impossible le drainage de cette eau devenue trouble et sombre, Marion évite de regarder, toucher, cette solitude profonde dont elle a fait l'expérience en touchant la grenouille. Le bruit sourd de l'orifice de drainage vient perturber son quotidien, est comme un appel du sentiment de vide qui l'opresse, et qu'elle évite à tout prix.

## Her little corner of the world

*Come along with me,  
To my little corner of the world,  
And dream a little dream,  
In my little corner of the world*

"My Little Corner of the World", Antia Bryant (1958)

Avec *Final Girl*, j'ai envie d'explorer la routine sédentaire contemporaine du télétravail propre à notre époque et ses effets néfastes sur la psyché. Je veux montrer que Marion est mise à distance du monde de par son métier exercé en majorité *en distanciel* et au travers d'écrans.

Marion vit coincée dans un espace-temps étrange où chaque nuit lui tombe dessus sans qu'elle ne puisse saisir le temps qui passe. La peur de l'inconnu l'enferme dans une routine sans fin. Tout comme son ventilateur, Marion oscille de droite à gauche, de son lit à son bureau, de son bureau à son lit, jour après jour, après jour....Contrainte de rester cloisonnée chez elle à cause de son télé-travail, ses journées se confondent entre elles; ventilateur, moniteur, cris, rice-cooker, vapoteuse, *melatonin gummies*... Le film cherche à donner l'impression que sa routine est celle d'une fuite en avant involontaire : ce sont les machines qui dictent sa vie, et non l'inverse.

Les scènes de son quotidien sont succinctes et répétitives mais certaines prennent le temps d'être déployées en temps réel. Je veux mettre en scène le vide et l'ennui de sa propre vie en apportant des longueurs à des scènes banales car je cherche aussi à rompre avec sa routine censée évoquer un *feed* (flux de données) infinie, comme celui de TikTok ou Instagram. Avec la répétition du sifflement menaçant de la mélodie du rice-cooker, je

cherche à mettre en scène l'ironie de la paranoïa de Marion qui n'est autre que le reflet d'une routine sédentaire incessante.

Le film met en scène l'attraction malsaine et obsessionnelle de Marion pour son refuge coupé du monde avec les scènes où elle empoigne la longue spirale de bois qui mène jusqu'à chez elle. Ce geste fait écho à la manière dont la petite fille suit délicatement des doigts l'écorce de l'arbre avant de plonger la main dans un trou au début du film. Avec la cage d'escalier, j'aimerais introduire dès le début du film le motif de la spirale, motif semblable au *maelstrom* que Marion retrouvera ponctuellement à travers le film.

## **Brûler ses yeux parce que le monde brûle**

La brûlure de la rétine des yeux du fait de la sur-exposition à la lumière bleue est un thème qui sous-tend tout le film. Avec *Final Girl*, j'ai envie de parler de l'addiction aux écrans comme placebo au sentiment d'aliénation de notre société ainsi que de la consommation boulimique de contenu comme faux-remède au vide intérieur.

En brouillant la frontière entre le 'vrai' et le 'faux' au sein du récit, je cherche à évoquer les effets de cette addiction. L'atmosphère est surréaliste et la lumière bleue des écrans devient la métaphore d'un enfermement progressif dans un monde parallèle où l'on cherche à échapper à soi-même, tout en perturbant profondément notre regard.

La réalité de Marion semble s'effondrer à mesure qu'elle est assaillie d'images. Ses yeux, asséchés et rouges, sont victimes de ce déferlement perpétuel de contenu. Marion est consciente de son addiction et parle de vouloir 'laver son regard' mais elle n'agit pas. Face à ce problème, elle se résout à mettre des gouttes de sérum physiologique de façon quotidienne, mais ses yeux la trahissent et son sens du réel est imprégnée d'images virtuelles, comme celle d'un homme qui prend feu et que personne ne remarque. La mise en scène témoignera de cette transformation progressive de sa perception, notamment à travers une scène où son étourdissement visuel viendra directement la secouer. Vers la fin du film (Seq. 13), Marion, au sommet de sa paranoïa, se voit confronter à l'incarnation même de son *feed*. Avec cette scène, j'ai envie d'évoquer le chaos que représente la profusion de contenus, tous plus divers et variés, tous sans queue ni tête, et comment ce chaos assèche notre regard et nous rend progressivement aveugle, voire fou.

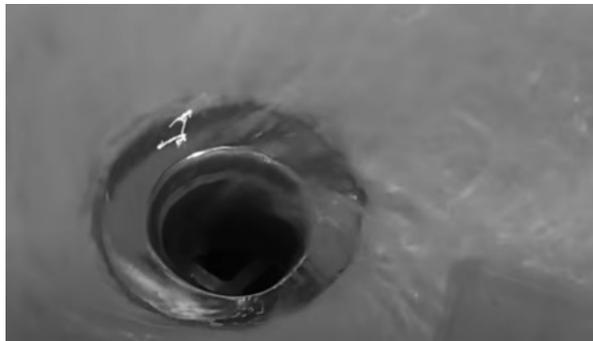
Le personnage de Catherine est aussi un reflet de cette société qui se consume elle-même, jusqu'à l'absurde. Il n'existe qu'aux yeux de Marion et incarne l'ancienne génération qui, imprégnée d'une idéologie hédoniste et sur-consommatrice, a contribué à l'accélération du réchauffement climatique de la planète. Elle est victime de tanorexie (addiction au soleil) et contrairement à Marion qui comble un manque de dopamine en se brûlant ses yeux à la lumière bleue, Catherine, elle, le comble avec les rayons ultraviolets. La génération qu'incarne Catherine s'est cramé la peau comme elle a cramé la planète avec du pétrole. Pour elle, le soleil et son bronzage est un motif esthétique, pour Marion, il symbolise l'anxiété du réchauffement climatique. Le teint pâle de Marion est un motif esthétique reflétant à la fois son mode de vie sédentaire, son addiction aux écrans,

et son éco-anxiété. Cette anxiété est mise en exergue avec la canicule accablante d'un mois de novembre.

**Site web :**

[https://www.youtube.com/@eve\\_ontrak/videos](https://www.youtube.com/@eve_ontrak/videos)

# MOOD BOARD: FINAL GIRL



# MOOD BOARD: FINAL GIRL

